

Il serait infailliblement reconnu !

— Ne me faites pas languir. . . . balbutia-t-il d'une voix éteinte, conduisez-moi tout de suite à Versailles, puisque c'est là qu'on juge et qu'on fusille. . . .

L'ex-fédéré pensait :

— Peut-être, à Versailles, aurais-je une chance d'éviter la mort. . . .

Quant à la déportation, je m'en fiche. . . . on en revient ! . . . .

— On verra. . . . répondit Duclot en refermant derrière lui la porte de la maison de Palmyre.

— En route ! commanda Boulard.

Le petit groupe se dirigea vers les champs, suivit un sentier assez large conduisant à la Marne que les deux agents et leur prisonnier traversèrent en bateau, puis ils gagnèrent la gare de Champigny où ils prirent place dans un train montant vers Paris.

Servais Duplat s'était tout à coup renfermé en un mutisme absolu.

Malgré tout il voulait vivre, et il s'occupait à combiner un plan de fuite, guettant une occasion. . . .

Vain espoir ! l'occasion ne se présenta pas

On arriva à Paris où l'ex-fédéré fut conduit, non à la Grande-Roquette, mais à Mazas.

Le lendemain matin, avec une colonne composée de cent cinquante communards, accouplés deux par deux, trois par trois, Servais Duplat partait pour Versailles, le dos courbé, la tête basse, la rage et la haine au cœur, entre deux files de hussards, le mousqueton au poing, et de soldats de ligne formant l'avant-garde et l'arrière-garde.

Et l'immonde troupeau se traînait, soulevant la poussière de la route, butant aux aspérités du chemin, suant et geignant, recevant au passage des huées et des injures, et aussi plats, aussi vils, aussi lâches qu'ils étaient arrogants et affolés d'orgueil quand ils agitaient le drapeau rouge en essayant de brûler Paris ! !

### LIII

La lettre écrite par Gilbert Rollin au comte Emmanuel d'Areynes et que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs, avait été jetée à la boîte, à Paris, le 1er juin.

Quoique le service des postes ne fût pas complètement réorganisé, cette lettre devait à coup sûr arriver au château de Fenestranges le surlendemain de son départ.

Depuis que la Lorraine était évacuée en partie par les Prussiens, les habitants de la belle province avaient repris courage et cherchaient à oublier, dans le travail, les souffrances et les douleurs de la mère-patrie.

Entouré de soins et vivant dans une atmosphère calme, l'oncle d'Henriette n'avait eu à subir aucune nouvelle secousse.

Le mal était vigoureusement enrayé, et le vieillard semblait destiné à vivre longtemps encore.

Cependant, il conservait des suites de sa première attaque un ébranlement nerveux et un affaiblissement général qui donnaient parfois des inquiétudes au Dr Pertuiset.

Celui-ci, autant en ami qu'en médecin, ne manquait jamais de faire au comte Emmanuel une visite quotidienne.

Mes braves amis, disait-il parfois à Raymond Schloss et au vieux valet de chambre Pierre Renaud, nous ne conserverons M. d'Areynes qu'à la condition formelle de lui éviter toute émotion pénible et violente. . . . Ce que Dieu m'a permis de faire une fois, j'ai la certitude que je ne pourrais pas le refaire ! . . . . Notre cher comte a soixante-quinze ans passés. . . . à cet âge-là et après une première attaque de paralysie, la vie ne tient plus qu'à un fil que le moindre choc peut briser. . . . C'est à nous de lui faire une existence si paisible qu'il soit impossible à ce choc de se produire. . . .

Naturellement, les deux serviteurs suivaient à la lettre ces sages recommandations et se multipliaient pour éviter au vieillard la plus petite contrariété, l'émotion la plus légère.

On agissait avec lui comme on eût agi avec un enfant de santé chancelante.

Le comte Emmanuel ne s'en plaignait pas.

Il se laissait vivre paisiblement et sans secousse au milieu de ces dévouements.

Les conséquences désastreuses de la guerre et de la défaite, l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne n'éveillaient dans son âme qu'une pitié profonde.

Ses grandes colères s'étaient calmées.

Il se contentait de murmurer, les yeux pleins de larmes :

— Pauvre pays ! . . . . malheureuse France ! . . . .

Par une lettre de l'abbé d'Areynes, écrite de Versailles, il avait appris les sanglantes tragédies de la Commune.

Il en parlait sans emportement au Dr Pertuiset, pendant leurs longues causeries.

Une nouvelle l'avait plus vivement et plus douloureusement im-

pressionné que toutes les autres : c'était celle des arrestations de prêtres, chaque jour plus fréquentes.

A partir de ce moment, une pensée obsédante ne quitta plus son cerveau un peu affaibli.

— Pourvu que Raoul ne commette pas l'imprudence de rentrer à Paris, se répétait-il sans cesse, ces misérables me le tueraient ! . . . . Cher Raoul, cher enfant bien-aimé, comme il aurait mieux fait de ne pas nous quitter ou de revenir auprès de nous !

Dans la lettre adressée à son oncle par le vicaire de Saint-Ambroise, celui-ci n'avait point manqué de parler d'Henriette, décrivant sa misère en termes émus, vantant son courage et sa résignation, s'étendant sur ses souffrances et ses privations pendant le siège, et sur l'affaiblissement, résultat fatal de ces privations et de ces souffrances.

De Gilbert Rollin il n'avait dit que peu de chose, se contentant d'affirmer que le mari d'Henriette se gardait bien de pactiser avec l'insurrection, ce qui devait, croyait-il, lui servir dans l'esprit du vieillard.

Le comte Emmanuel s'était attendri en lisant les passages où il était question de sa nièce, mais les quelques mots relatifs à Gilbert lui avaient fait froncer le sourcil.

Sa rancune ne désarmait pas.

Le mari d'Henriette était un être odieux méritant toute sa haine et son mépris.

Il ne lui pardonnerait jamais.

En somme, nous le répétons, un calme profond régnait au château de Fenestranges.

Raymond Schloss et Pierre Renaud s'arrangeaient pour ne jamais laisser leur maître seul plus de quelques instants.

Tous les matins Raymond descendait au village et passait à la poste pour y prendre les lettres et les journaux adressés au comte.

On gagnait ainsi près d'une demi-heure sur l'arrivée au château du facteur rural.

Impatient de nouvelles, M. d'Areynes voulait décacheter ses lettres et lire ses journaux avant l'heure réglementaire de la distribution.

Le matin du 3 juin, le courrier du comte était plus volumineux que de coutume.

Il se composait de cinq ou six lettres, outre les feuilles quotidiennes et périodiques.

Après avoir reçu ce courrier des mains de Raymond Schloss, Pierre Renaud le déposa sur une petite table devant son maître, prit ses ordres et se retira pour les exécuter.

M. d'Areynes était assis dans un large fauteuil à dossier armorié, près du grand vitrail donnant sur le parc, dans ce même hall où nous l'avons vu pour la première fois au début de ce récit, et où il avait failli mourir, foudroyé par un coup de sang, à la suite d'une crise de colère causée par la nouvelle de nos défaites successives et de la marche en avant de l'ennemi.

Le comte prit les lettres que le valet de chambre venait de placer en face de lui, et se mit à trancher les enveloppes les unes après les autres, lisant préalablement la suscription de chacune d'elles, cherchant à reconnaître les écritures, et désirant avec ardeur trouver celle de l'abbé Raoul d'Areynes.

L'écriture de la quatrième adresse le frappa.

Il interrogea le timbre de la poste apposé sur l'enveloppe et il lut : *Paris*.

— Paris ? . . . . murmura-t-il, ce n'est pas de Raoul. Ce ne sont point là ses pattes de mouche. Cette écriture ne m'est point tout à fait inconnue. . . . on dirait. . . . oui, on dirait celle de Gilbert Rollin.

Le comte eut un tressaillement nerveux.

— C'est peu vraisemblable, cependant, poursuivit-il ; ce Gilbert ne s'illusionne pas sur la nature des sentiments que j'éprouve pour lui. Pourquoi se permettrait-il de m'écrire ? . . . .

Comme réponse à cette question la pensée du comte se tourna vers Henriette.

Une inquiétude soudaine le mordit au cœur.

Ses doigts furent agités d'un petit tremblement tandis qu'il tranchait en toute hâte la partie supérieure de l'enveloppe et en retirait la lettre.

De sombres pressentiments s'emparaient de lui.

Ses yeux cherchèrent la signature.

C'était bien celle de Gilbert Rollin.

Je ne m'étais pas trombé, murmura-t-il, et il lut.

Tandis qu'il parcourait les premières phrases, un sourire d'ironie méprisante plissa ses lèvres.

Il pensait :

— Quel tartufe que cet homme ! Espère-t-il donc que je serai de nouveau sa dupe ?

Puis il continua sa lecture, fort mal disposé pour ce qui allait suivre.

La nouvelle de la naissance d'une petite fille effaça cependant cette impression.

*A suivre*